

Lumen

Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

La Diffusion des « lumières » et le combat de la « raison » aux colonies au XVIII^e siècle : le cas de la *Gazette de médecine de Duchemin*

Alain Nabarra

Volume 15, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

ISSN

1209-3696 (imprimé)

1927-8284 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nabarra, A. (1996). La Diffusion des « lumières » et le combat de la « raison » aux colonies au XVIII^e siècle : le cas de la *Gazette de médecine de Duchemin*. *Lumen*, 15, 147–160. <https://doi.org/10.7202/1012479ar>

All Rights Reserved © Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

11. La Diffusion des 'lumières' et le combat de la 'raison' aux colonies au XVIIIe siècle: le cas de la *Gazette de médecine de Duchemin*

Au témoignage du baron de Wimpffen qui y séjourne en 1788, Saint-Domingue est un pays 'sans urbanité,' et 'le pays du monde [...] où les arts sont le moins à l'honneur.'¹ Préoccupés avant tout du souci de leur fortune et de la recherche du plaisir, les colons n'auraient guère de temps ni d'intérêt pour les lettres ou les sciences, et la 'philosophie' se résumerait en fait surtout pour eux à ce que les libraires de l'époque appellent pudiquement 'livres philosophiques,' écrits satiriques ou romans libertins vendus pour la plupart sous le manteau.² A quelques exceptions près,³ cette image de la colonie comme 'désert culturel' a été reprise jusqu'à nos jours. Si parfois l'on semble nuancer le tableau, c'est souvent pour minimiser les indices qui tendraient à prouver l'existence d'une certaine vie intellectuelle aux colonies; ce ne sont que quelques exceptions à une règle: le 'milieu créole a choisi de vivre sous la loi des affaires et du libertinage,' préférant 'à la connaissance désintéressée, à la réflexion, à la conversation, [...] les préoccupations utilitaires, la danse, les plaisanteries grasses, les potins et la gloutonnerie sexuelle.'⁴ En fait, au cours du 18e siècle, les colonies accèdent peu à peu, pour reprendre l'expression de Moreau de Saint-Méry, à un 'nouveau degré de civilisation,'⁵ à un nouveau stade de leur développement qui se marque notamment par une ouverture à la 'culture.' Comme le remarque l'un des premiers abonnés à la *Gazette de Saint-Domingue* qui entreprend en 1764 sa publication, l'évolution des colonies n'est pas sans rappeler celle de Robinson Crusoë sur son île:

Le solitaire Robinson Crusoë, commença par pourvoir à sa subsistance, ensuite il fit des meubles commodes, et voulut même avoir une maison de Campagne. C'est l'Histoire de tous les établissemens du monde. On se livre à l'urgent, ensuite au commode, enfin à l'agréable et même au superflu. Une Colonie qui peut être considérée comme une des plus belles et des plus riches possessions de la France, ne peut être privée plus longtemps des Sciences et des Beaux Arts

[...] [Elle serait] assez à plaindre pour ignorer le mérite des Sciences et pour méconnoître l'utilité qu'elle en tireroit.⁶

Dans la deuxième moitié du 18^e siècle, pour un nombre de plus en plus important de colons, l'introduction des 'Sciences et des Arts' est ressentie non seulement comme un besoin mais aussi comme une nécessité, la condition indispensable du progrès économique et social des colonies. Dans un 'siècle aussi éclairé que le nôtre,' affirment ainsi, par exemple, à l'île de France, les avocats Durran et Brun, les colonies ne peuvent plus être des 'terre[s] inhospitalière[s] et barbare[s] pour les Arts et les Sciences': pour qu'elles puissent 's'élever au degré de splendeur dont elles peuvent être susceptibles,' elles doivent maintenant 'diriger vers la culture de l'esprit, un peu de cette activité qu'on y donne aux affaires.'⁷

De cette prise de conscience et de ce passage à la 'culture de l'esprit,' l'imprimerie, le journal, qui se généralisent dans les colonies après 1763, vont être des instruments essentiels. Permettant et favorisant l'accès au savoir, facilitant la circulation des connaissances, ils sont, directement ou indirectement, l'intermédiaire, le moyen de l'innovation⁸. Grâce à eux, non seulement les 'Sciences et les Arts,' mais le savoir, la méthode et l'esprit des 'Lumières' pénètrent peu à peu aux colonies. Du rôle joué par le journal dans le développement culturel et la pénétration, parfois difficile, des idées nouvelles aux colonies, la courte histoire de la *Gazette de médecine pour les colonies* est particulièrement significative. L'étude de ce cas particulier, une nouvelle péripétie du combat mené alors au nom de la 'raison,' permet non seulement d'aborder la question de la nature et des modalités de la diffusion de la 'Science' et plus généralement du savoir et de l'esprit des 'Lumières' aux colonies dans la deuxième moitié du 18^e siècle, mais aussi de s'interroger sur la nature, le rôle, et le mode d'insertion de la 'Science' dans le développement colonial, sur les rapports finalement que celle-ci a pu entretenir avec le colonialisme.

Bi-mensuelle, la *Gazette de médecine pour les colonies*, est publiée au Cap, à partir du 1^{er} novembre 1778.⁹ A l'origine de l'entreprise, un médecin, François Duchemin de L'Etang, venu à Saint-Domingue malgré lui, obligé de s'y réfugier pour échapper à la prison pour dettes.¹⁰ Après avoir étudié à Montpellier, il avait exercé un temps à Lyon, puis était venu s'établir à Paris, où il se fait connaître en 1768 par un *Mémoire sur la cause de la mort des noyés* écrit à l'occasion de l'affaire Catherine Lerouge, une jeune fille de Lyon que l'on avait retrouvée noyée et qui, selon la rumeur, avait été assassinée par une voisine à la fin d'une nuit de débauches. C'est Voltaire qui, présentant l'erreur judiciaire, avait fait de ce qui semblait d'abord n'être qu'un malheureux fait-divers, une 'affaire,' s'appuyant notamment sur le livre de Duchemin pour rétablir les faits, et montrer

comment les mécanismes de la calomnie, de la colère et de la haine, servis par les défaillances du système judiciaire, avaient pu transformer ce qui était très probablement un accident, en une 'abomination,' la voisine, Mme Pera, ayant été accusée sans preuves, sinon les 'étonnantes dépositions' de son fils, âgé seulement de cinq ans et demi, et que les juges, rapporte Voltaire, avaient interrogé de façon à le faire 'toujours dire oui à toutes les questions qu'ils lui posaient.'¹¹

L'affaire Lerouge' assoit la réputation de Duchemin et l'introduit dans les milieux philosophiques dont il partage et les convictions et les idéaux. Mais Duchemin a aussi le goût du luxe, de l'argent et du jeu, et à la suite d'une série de spéculations financières malheureuses, il se retrouve non seulement ruiné mais sous mandat d'arrestation, poursuivi en reconnaissance de dettes par ses créanciers.¹² Ses nombreux protecteurs, certains très haut placés comme le duc de Nivernais, la duchesse de Brissac ou la comtesse de Brionne, s'emploient alors en sa faveur, et sur recommandation de Pierre Poissonnier, 'Inspecteur et Directeur général de la Médecine, de la Pharmacie et de la Botanique pour la Marine et les Colonies,' Duchemin obtient un brevet de 'médecin du roi' pour l'île de Saint-Domingue, et un sauf-conduit qui lui permet de quitter la France sans être inquiété.¹³

A Saint-Domingue, encouragé de Paris par Pierre Poissonnier, Duchemin décide d'entreprendre la publication d'un journal dans le but de faire progresser la médecine et la science vétérinaire dans la colonie. Tous les témoignages de l'époque s'accordent en effet pour souligner la médiocrité d'ensemble de la pratique médicale et des services hospitaliers à Saint-Domingue, dénonçant, aussi bien la 'crasse' incompétence de la plupart des 'ignorants à parchemins' venus dans la colonie avec la seule idée de faire fortune rapidement puis de retourner encore plus rapidement en France, que la dangereuse ineptie de tous les 'prétendus gens de l'Art' qui, le temps d'une traversée 'ont rêvé (...) qu'ils sont devenus médecins, chirurgiens, chimistes, pharmaciens, et accoucheurs,' et qui, 'avec l'audace du charlatan, moissonnent et les hommes et l'argent, [...] indign[ant] ceux qui savent [...] combien l'ignorance est, en ce genre, voisine de l'assassinat.'¹⁴ Les représentations trompeuses, les positions usurpées, les anoblissements spontanés, les faux titres et diplômes, étaient en effet une réalité courante des sociétés coloniales, les longues traversées aidant à réinventer un passé qui devrait permettre de repartir sur un pied neuf.¹⁵ Le cas le plus connu de ces nombreux faux-médecins qui exerçaient alors aux colonies, est celui de Louis Bourdois, un tailleur, qui avait volé des lettres d'accréditation, les avait fait enregistrer officiellement auprès du Conseil supérieur de la colonie, et avait ensuite, avec le titre de 'médecin du roi,' pratiqué la médecine pendant dix ans à Léogane. Avec quelque succès d'ailleurs,

semble-t-il, puisqu'à son procès plusieurs de ses anciens patients vinrent témoigner en sa faveur. Il avait des 'partisans et des prôneurs,' remarque Charles Arthaud qui, alors qu'il exerce avec lui à Léogane, soupçonne l'"ignorance dangereuse" de son 'confrère' et s'emploie à révéler l'escroquerie.¹⁶

La publication de la *Gazette de médecine* répond donc à un besoin, la nécessité de relever le niveau de la médecine et des services de santé dans la colonie pour mieux concourir au 'soulagement de l'humanité souffrante.' Elle va fournir des informations pratiques, consacrer par exemple plusieurs articles aux 'précautions à prendre pour se bien porter' et 'prévenir les maladies,' donner des 'consultations' en réponse à des questions de lecteurs, ou indiquer la composition de certains remèdes 'éprouvés.'¹⁷ Duchemin ne veut cependant pas se borner, si l'on peut dire, à l'utilitaire immédiat et quotidien. Son véritable but c'est d'éduquer, éduquer le grand public, mais aussi éduquer les membres des professions médicales et paramédicales, car, comme il le souligne, 'à l'exception d'un peu d'expérience, on n'acquiert plus dès qu'une fois on est entré dans la Colonie,' et cette expérience est d'ailleurs souvent de peu d'utilité 'si on a eu le malheur d'arriver [dans la colonie] sans principes' — même l'expérience, 'nous [...] disoit un jour le fameux Rousseau, [...] n'est guère qu'une sottise dans la tête d'un sot' (15).

Se donnant pour tâche d'éduquer, de 'réveiller l'attention' et d'"exciter l'émulation" (18), la *Gazette de médecine* publie par exemple de nombreux articles extraits de journaux scientifiques européens, la *Gazette de santé* de Jean-Jacques Gardane par exemple, ou le *Journal de physique* de l'abbé Rozier,¹⁸ des articles qui informent des progrès dans le diagnostic et le traitement des maladies, ou qui rendent compte des dernières observations et expériences dans le domaine de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie — plusieurs articles sont ainsi consacrés à une 'découverte nouvelle qui fait alors beaucoup de bruit en France et en Angleterre,' celle de l'"air fixe" (le gaz carbonique), dont les propriétés sont notamment étudiées en vue de leur utilisation en médecine (38-40). En faisant ainsi le lien avec l'Europe, la *Gazette de médecine* informe des développements et des progrès de la science médicale et vétérinaire, apporte et diffuse le nouveau savoir. Intermédiaire, agent de l'innovation, elle se veut aussi un lieu de rencontres et d'échanges, invitant ses lecteurs à envoyer lettres, observations, mémoires - Bouvier, par exemple, chirurgien de Nantes établi au Cap, fait part de ses observations au sujet d'une 'épidémie pestilentielle' dont ont été victimes les habitants et les animaux de plusieurs plantations; Decout, chirurgien de marine, propose 'différents moyens propres à prévenir les maladies des Nègres'; Robert, chirurgien-major du régiment de Gâtinais alors en poste dans la colonie, rend compte d'une 'méthode pour traiter les ulcères' qu'il a

expérimentée avec succès à l'hôpital militaire du Cap (13, 18, 49). Recueillant et diffusant l'information, stimulant la réflexion, suscitant l'émulation, se voulant 'un espèce de foyer ou de centre où vien[nent] converger les différents rayons de lumières pour être de là réfléchis sur toute la Colonie,'¹⁹ la *Gazette de médecine* cherche ainsi à agir comme un catalyseur de l'activité scientifique, éduquant et encourageant par l'exemple, comme par l'information et l'expérience transmises. Elle se veut aussi, du moins dans l'esprit de son rédacteur, l'instrument d'un combat.

Admirateur de Montesquieu, du 'sublime Voltaire,' de Jean-Jacques Rousseau, avec qui il a été lié, disciple de l'école médicale de Montpellier et de Boerhaave, l'un des maîtres à penser des médecins du 18e siècle, Duchemin se veut un homme des 'Lumières,' un homme de progrès résolu à 'penser autrement' pour mener à bien le combat de la 'raison' contre les 'absurdités dangereuses' et les 'préjugés meurtriers' nés de la 'routine' et de l' 'ignorance' (1, 2, 5, 10, 17, 22). Tout autant qu'un nouveau savoir, ce sont des principes, un 'esprit,' une 'méthode' que la *Gazette de médecine* cherche à faire accepter en définissant sa conception de la médecine et du rôle du médecin. Pour Duchemin, le médecin, rejetant dogmatismes et *a priori*, doit pratiquer 'le doute méthodique de Descartes' et ne raisonner qu'à partir des faits: il 'rassemble des faits et des observations pour les comparer ensemble et en tirer les conséquences' à la lumière de la raison, tout en se gardant bien de décider hâtivement, car 'la nature a de furieux écarts et nous ne la connaissons peut-être encore que très imparfaitement' (5, 10, 12, 19).

'Empirique,' à l'écoute de la nature, recueillant les données de l'observation et de l'expérience, s'y soumettant, et ne raisonnant qu'à partir de ces données, la médecine doit être aussi, le mot est déjà alors employé,²⁰ une médecine 'douce,' en réaction contre la 'violence' de la 'médecine chimique' en vogue depuis le 17e siècle, médecine qui ne jure que par la 'drogue' et le remède, et qui en use et en abuse — plusieurs articles de la *Gazette de médecine*, traitent de ces abus, abus de l'émétique, un vomitif à base de potassium et d'antimoine, abus du mercure, notamment dans le traitement des maladies vénériennes, abus de l'usage des fards et onguents 'cosmétiques' qui sont souvent plus nuisibles que bénéfiques à la peau, abus aussi de cette médecine 'stercoraire' qui ne voit le salut que dans les clystères, les purges, les saignées, des traitements qui conduisent lentement et sûrement 'le crédule et docile malade au tombeau; ce qui n'empêche pas les partisans [de cette médecine] de publier partout qu'il en eût sûrement réchappé, si l'on eût eu le temps de lui en donner encore un autre' (9, 33, 41, 48). A la médecine chimique et stercoraire, Duchemin veut substituer une médecine qui se veut 'naturelle.' Naturelle d'abord dans la mesure où elle cherche à se faire de la nature un allié dans la lutte contre les maladies. Le médecin se doit

d'être, pour reprendre la définition de l'*Encyclopédie*, l'imitateur' et le 'ministre de la nature.'²¹ A lui d'abord d'observer les 'opérations' de la nature et de s'efforcer de les comprendre: 'ramassons toujours des faits, nous serons peut-être assez heureux pour en voir sortir quelque jour des conséquences utiles à tout le monde, même à ceux qui s'en doutent le moins' (20).²² Au médecin également de reconnaître parmi ces opérations de la nature, celles qui sont 'salutaires,' et de les utiliser au profit de la conservation ou du rétablissement de la santé, comme dans le cas de l'inoculation qui prévient les maladies en stimulant les réactions immunitaires naturelles de l'organisme, 'une pratique si simple qui sauve tous les jours la vie' de nombreuses personnes, 'la découverte la plus heureuse qu'on ait pu faire en faveur de l'humanité' (29-33).²³ En connaissant la nature, le médecin peut arriver à la dominer. De ce savoir, il tire son pouvoir.

Naturelle, la médecine doit l'être aussi dans la mesure où le médecin, tout en 'conduisant la nature,'²⁴ avec l'aide si nécessaire d'un petit nombre de remèdes éprouvés,' s'efforce, chaque fois que possible, de trouver et d'utiliser des thérapeutiques naturelles, soignant par les modifications de régimes ou d'habitudes de vie, recourant aux diètes, aux cures thermales, aux traitements à base de 'simples' — Duchemin, invite ainsi dans les colonnes de la *Gazette de médecine*, à entreprendre une étude de toutes les plantes de la colonie, afin d'en déterminer les propriétés médicinales, étude d'autant plus nécessaire que les maladies ont dans les colonies des caractéristiques propres qui appellent des traitements particuliers. C'est à Saint-Domingue et non pas, remarque Duchemin, à '2000 lieues' d'ici, en Europe, que le médecin doit chercher les solutions à des problèmes et à des 'phénomènes qui se passent sous ses yeux. C'est à peu près comme si l'Université de Paris écrivoit aux Maîtres d'Ecole de la Chalosse et du pays de Labour, à l'extrémité du Royaume, pour les consulter sur un fait qui se seroit passé dans la capitale' (22).

En défendant ainsi l'idée d'une médecine naturelle et d'une médecine coloniale, adaptée aux conditions particulières des colonies, Duchemin s'appuie sur la vieille théorie des 'climats' qui retrouve d'ailleurs un regain de faveur au 18e siècle. Cette théorie, il la reprend et la prolonge à la recherche aussi bien des causes physiques, que des 'causes morales' des maladies. Pour lui, non seulement l'environnement géographique, le milieu physique, le climat, influencent l'apparition et le développement des maladies, mais aussi l'environnement humain, le milieu social, les manières et les habitudes de vivre. Aussi le médecin doit-il tout autant travailler à changer les mentalités et les comportements qu'à guérir les corps. Il le fait en s'efforçant d'imposer l'idée d'une médecine préventive qui se préoccupe aussi bien de la conservation de la santé que de son rétablissement. Il le fait aussi en reconnaissant, au risque de

‘paraître[e] peut-être frivole à bien des gens’ (15), la part importante que joue ‘l’esprit’ dans l’évolution des maladies, et en faisant de l’attitude mentale l’un des alliés les plus sûrs de la nature et du malade sur le chemin de la guérison. Le corps est un tout.

Comme on le voit, ce sont bien les curiosités, les intérêts, les préoccupations, comme le savoir, ‘l’esprit’ et ‘la méthode’ des ‘Lumières,’ qu’on retrouve dans la *Gazette de médecine pour les colonies*: la soumission aux faits, à la nature et à la raison, cet empirisme mêlé de modestie caractéristique de la pensée scientifique dans la deuxième moitié du 18^e siècle, le souci aussi de travailler à changer les manières de penser et d’agir, pour mieux faciliter et assurer le progrès. La *Gazette de médecine* témoigne de la diffusion des idées nouvelles aux colonies. Elle annonce aussi, en prônant la création d’une véritable médecine coloniale adaptée aux ressources et aux besoins des colonies, une nouvelle phase dans le développement scientifique de celles-ci, non plus seulement la reprise et la transplantation plus ou moins telle quelle des modèles scientifiques fournis par les pays européens, mais déjà, à partir de ces modèles, l’élaboration d’une culture scientifique propre aux colonies.²⁵ Mais comment la *Gazette de médecine* s’est-elle insérée dans le contexte colonial? Comment est-elle reçue à Saint-Domingue?

Au bout d’à peine quatre mois, en février 1779, Duchemin se voit obligé de cesser la publication de son journal, victime, d’une part, de l’augmentation du prix du papier et des coûts d’impression en raison de la guerre d’Amérique, et d’autre part du fait qu’il n’a pas réussi à attirer un nombre suffisant d’abonnés pour rendre sa publication financièrement viable. Cette dernière raison pourrait sans doute fournir un argument à ceux qui affirment que les colonies restent, au 18^e siècle, des déserts culturels. Que l’on ait pu seulement songer à publier un journal spécialisé comme la *Gazette de médecine*, que l’on ait entrepris sa publication, présuppose cependant déjà l’existence d’un public potentiel, d’un groupe social assez important et assez homogène, dans son niveau d’éducation, comme dans ses goûts, ses besoins et ses intérêts, pour justifier et soutenir une telle entreprise. Pour assurer la rentabilité d’un journal, ou du moins compenser ‘les frais par les profits,’ on estime qu’il était nécessaire de vendre entre 400 et 800 exemplaires, le montant variant en fonction de différents facteurs, certains liés aux conditions de production et de diffusion — prix du papier, coûts d’impression, frais de poste, tarifs d’abonnements —, d’autres à la nature même du journal — périodicité, contenu des livraisons, montant des revenus extérieurs, procurés notamment par les insertions officielles ou les avis et annonces de particuliers.²⁶ C’est à peu près au même chiffre, entre 400 et 800, que l’on peut évaluer le nombre des membres des professions médicales et paramédicales exerçant dans la colonie, les premiers intéressés à la

publication d'un journal comme la *Gazette de médecine*.²⁷ A ce public potentiel de base, viennent s'ajouter les membres de l'élite cultivée de la colonie, administrateurs et employés d'administrations, officiers civils et militaires en poste dans la colonie, propriétaires et cadres des grandes plantations, commissionnaires et négociants des villes portuaires, membres des professions libérales, un groupe ayant le désir et les moyens de la culture, et qui est ouvert aux idées nouvelles, comme le montrent les lettres, 'observations,' 'mémoires,' envoyés périodiquement aux *Affiches américaines* par des 'citoyens éclairés,' des 'habitants zélés et instruits,' des 'amis du bien' et de 'l'humanité'.²⁸ La *Gazette de médecine*, qui se donnait pour tâche d'aider les 'gens de l'art' dans la pratique de leur métier, mais aussi de 'rendre la médecine populaire,' de la 'met[tre] presque à la portée de tout le monde,' s'adressait aussi à ce dernier public, un groupe de plus en plus important de gens 'instruits' et 'patriotes' soucieux du 'bien public' comme du 'bien de la colonie'.²⁹

Si l'entreprise de la *Gazette de médecine* échoue, ce n'est donc pas vraiment faute de l'existence d'un intérêt et d'un public. Il existe alors à Saint-Domingue une assise culturelle qui aurait pu permettre d'assurer la publication d'un tel journal. Les raisons sont donc à chercher ailleurs, et d'abord semble-t-il dans le fait que Duchemin se soit lancé dans son entreprise sans s'être assuré au préalable, notamment parmi le corps médical et l'élite éclairée de la colonie, des concours et des soutiens nécessaires pour la mener à bien. La communauté intellectuelle de la colonie va en fait, dans son ensemble, lui refuser son soutien.

Sans doute au départ jouent contre Duchemin les circonstances de sa nomination. A la suite de la retraite du médecin La Motte, les administrateurs de la colonie avaient nommé pour le remplacer, dès septembre 1774, un médecin déjà en poste dans la colonie et qui y jouissait d'une bonne réputation, Milhas. La nomination n'est cependant, comme c'est l'usage, que provisoire, en attendant la ratification officielle par Versailles, une ratification qui devrait être de routine, Milhas étant chaudement recommandé par les administrateurs de la colonie pour ses 'talents' et sa 'conduite.' Prétextant un vice de forme, le Ministre refuse cependant d'entériner la décision de ses administrateurs, et nomme au poste de La Motte, Duchemin, pour qui on s'emploie alors à trouver une place.³⁰ Ainsi 'parachuté,' pour reprendre une expression moderne, Duchemin a sans doute rencontré non seulement la méfiance traditionnelle, sinon l'hostilité, à l'égard des nouveaux venus qui, fraîchement débarqués, agissent dans la colonie comme s'ils étaient encore en métropole, mais aussi l'aversion de plus en plus affirmée des colons pour tout ce qui relève du 'despotisme ministériel'.³¹ De plus, en publiant la *Gazette de médecine*, Duchemin se pose de fait en 'chef' de la communauté scientifique de la colonie, ce qui ne peut que provoquer aigreurs et jalousies, et

cela à un moment où le doyen des médecins, le 'premier médecin du roi,' Antoine Baradat, est sur le point de prendre sa retraite. Duchemin ambitionne le poste, mais aussi Charles Arthaud, un médecin déjà solidement établi dans la colonie, et l'un des membres les plus influents de la communauté intellectuelle de l'île. Arthaud, non seulement refuse son concours à Duchemin, mais va aussi s'opposer ouvertement à son entreprise, en publiant dans l'autre journal de la colonie, les *Affiches américaines*, une série de lettres qui mettent en question, commentent, analysent d'un point de vue critique, les articles publiés dans la *Gazette de médecine*.³² Ceux qui auraient pu soutenir Duchemin préfèrent alors se taire, ou suivre Arthaud, et cela d'autant plus qu'en condamnant des pratiques médicales pour lui dépassées, mais encore largement répandues dans la colonie, comme en dénonçant les nombreux 'charlatans,' 'médicastres,' 'demi-savants,' qui exercent à Saint-Domingue (5, 10), Duchemin a probablement réussi à dresser contre lui une grande partie du corps médical de la colonie, surtout que, comme il ne cite pas de nom, il est probable que la plupart se sentent plus ou moins visés. Il est significatif de noter, par exemple, que dans toute la collection du journal, on ne relève aucune contribution de médecins locaux; seuls quelques chirurgiens alors en poste dans la colonie, la plupart d'ailleurs formés à Montpellier, et un 'maréchal-expert,' apportent leur aide à Duchemin (8, 13, 18, 44). Ces rivalités personnelles et professionnelles, les jeux de l'intrigue et de la 'haine' pour citer Duchemin,³³ ont sans doute joué un rôle important dans l'échec de la *Gazette de médecine*, empêchant celle-ci de bénéficier dans son combat du soutien d'une partie de la minorité éclairée de la colonie, une élite restreinte mais influente, et qui est acquise aux idées nouvelles. On ne peut nier, par exemple, que Charles Arthaud soit lui aussi un homme des 'Lumières.' Dans les années qui suivent, devenu 'premier médecin du roi,' Arthaud sera notamment à l'origine de la création, en 1784, du 'Cercle des Philadelphes,' la première académie établie dans une colonie française. La 'raison [étant] un bienfait par lequel Dieu [...] a distingué [l'homme],' le Cercle se donnera pour tâche principale de mettre cette 'raison,' avec le secours des 'sciences et des arts,' au service du 'bien-être' et de la prospérité des colonies et de leurs habitants.³⁴ Un des buts particuliers du Cercle était aussi d'aider au progrès de la médecine dans la colonie,' et de favoriser le développement d'une médecine proprement coloniale. Duchemin réussissait donc finalement, on le voit, à atteindre l'un de ses objectifs, 'exciter l'émulation' pour aider au développement des connaissances dans la colonie, mais à ses dépens il est vrai, et grâce à celui qu'il considérait comme son 'ennemi juré.'³⁵

Une autre raison qui a aussi probablement joué dans l'échec de la *Gazette de médecine*, est à trouver dans l'enthousiasme même de

Duchemin qui, emporté par ses convictions, n'hésite pas, à propos de médecine ou de science vétérinaire, à remettre en questions les habitudes, les conventions, les hiérarchies de la société coloniale, et à bousculer les pouvoirs et les institutions en place. Dans le premier numéro par exemple, est présenté le cas d'une jeune esclave morte après une longue maladie: pour le maître, elle feignait la maladie pour ne pas travailler; l'étude du cas montre au contraire qu'elle est morte de complications à la suite d'une fausse-couche intra-utérine provoquée par les travaux excessifs qu'on lui imposait — 's'il est des nègres paresseux qui feignent d'être malades pour se dispenser du travail, il en est d'autres qui y succombent parce qu'on les force de travailler,' et qu'on les traite sans aucun 'ménagement' (6). L'institution de l'esclavage, structure de base de la société coloniale, l'attitude de certains blancs, sont ainsi d'emblée mises en question. Dans d'autres numéros, Duchemin s'en prend de nouveau à ces blancs qui ne considèrent les noirs que comme des 'brutes,' des êtres 'imbéciles' incapables de pensée et de réflexion, alors qu'en fait, remarque Duchemin, on aurait beaucoup à apprendre d'eux — cette science des plantes, par exemple, que même les 'gens les plus instruits de la colonie' ignorent, 'l'esclave le plus brut et le plus lourd' semble la connaître, 'ce qui me feroit presque désirer, ajoute Duchemin, qu'on décorât tous ces Noirs savans d'un bonnet de Docteur' (10-11). Duchemin présente en fait le miroir à la société créole, lui montre ses préjugés, l'enferme dans ses contradictions et ses 'absurdités': ceux qui rejettent les noirs dans la 'barbarie,' se conduisent eux-mêmes en barbares; ceux qui accusent les noirs de n'avoir aucune 'raison,' de se laisser guider par le surnaturel et la magie, se laissent eux-mêmes guider par leur peurs, leurs obsessions et leurs préjugés, peur des sortilèges et des maléfices des noirs, obsession de l'empoisonnement, préjugé de couleur, certitude par exemple que tous les noirs sont 'malfaisants et libertins,' un ensemble de peurs et de croyances qui font que les blancs en fait, à leur tour, adoptent des conduites 'magiques,' recourent à des explications par le surnaturel, au lieu de penser et d'agir selon la raison, se satisfaisant le plus souvent de 'quelques preuves morales tirées de la méchanceté des Nègres pour prononcer dans (des) affaire(s) qui ne doiv(ent) être soumises qu'à l'expérience et à l'observation' (19).³⁶ Menant le combat de la 'raison,' Duchemin n'hésite pas dans son journal à dénoncer et à heurter de front des opinions et des comportements qui restent encore alors majoritaires dans la société créole. Ce faisant, il s'en aliène une grande partie, forçant non seulement à s'interroger publiquement sur les 'non-dits' de cette société, mais aussi à réfléchir sur les rapports de la 'Science' et du colonialisme.

La publication de la *Gazette de médecine* avait été encouragée de la métropole qui y voyait 'un établissement fort utile [aux] colonie[s] en

particulier et au progrès de la médecine en général.³⁷ Les raisons scientifiques ou humanitaires alors invoquées pour justifier cette publication, et qui sont réelles, ne doivent cependant pas masquer le fait que la science est aussi une stratégie de colonisation pour la métropole: aidant au développement économique des colonies, elle est un moyen de les rendre plus utiles et plus profitables pour elle. De ce point de vue, on peut dire, on l'a fait, que la science est, pour reprendre une phraséologie connue, l'allié objectif du colonialisme — 'Colonial science and medicine clearly served to support the institution of slavery in Saint-Domingue [...] [and the] mercantilist policies of the central government of France.'³⁸ Les colons s'ils n'ont pas soutenu l'entreprise de la *Gazette de médecine*, sont eux aussi favorables à la diffusion de la science aux colonies, par conviction, par intérêt, la richesse des colonies entraînant celle de leurs habitants, mais aussi souvent avec une arrière pensée politique: en mettant la science au service du progrès des colonies, les colons espèrent renforcer leur position et obtenir cette autonomie qu'ils réclament de plus en plus ouvertement depuis le début du 18^e siècle, une autonomie qui leur permettrait de prendre leur propre destin en main, ou du moins d'y avoir leur mot dire.³⁹ Là encore, la science est mise au service du colonialisme, incluse dans un projet économique et politique. Ce qui fait que pour la métropole, et surtout pour la plupart des colons, la science, les 'Lumières' que l'on veut voir se répandre aux colonies, seront avant tout, si l'on peut dire, des 'Lumières' raisonnables, utilitaires, pragmatiques, celles qui en aidant au progrès matériel, améliorent les conditions de vie, sans cependant déranger le *statu quo* social, sans remettre en question les structures et les cadres établis.⁴⁰ Un passage du *Prospectus* que le Cercle des Philadelphes fait distribuer peu après sa création, est de ce point de vue particulièrement significatif: le Cercle se donne entre autres pour tâche de trouver 'les moyens d'adoucir le sort des [Nègres], mais sans nuire aux intérêts des colons.'⁴¹ On ne saurait être à la fois plus vague, la question de l'esclavage ne sera pas posée, ni plus explicite. La raison s'arrête au raisonnable. Les 'Lumières,' la science, l'humanitaire, doivent s'accommoder des réalités économiques, sociales et politiques. A l'autre aspect des 'Lumières,' celui des principes, de la lutte philosophique, des combats pour la tolérance, l'égalité, la liberté, on n'adhère que sous condition, avec réserve et ambiguïté. Et c'est sans doute là finalement, au delà des rivalités personnelles et professionnelles, rivalités avivées par l'antagonisme grandissant entre la métropole et ses colonies, qu'il faut trouver la véritable raison de l'échec de Duchemin. *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis*, remarquait avec amertume Duchemin dans la *Gazette de médecine* (40).⁴² 'Les gens d'ici me regardent comme un barbare, un fou et un insensé, parce qu'il ne me comprennent pas.' En fait c'est sans doute parce qu'on avait très bien compris où

pouvait conduire l'entreprise de Duchemin, que l'on s'est attaché à la faire échouer. Kant définissait les 'Lumières' comme un 'usage public de la raison' qui doit entraîner une 'vraie réforme de la façon de penser' sur chaque chose et sur toute chose.⁴³ C'est à cela que finalement travaillait Duchemin, invitant, en médecine, mais aussi dans tous les domaines, à 'penser autrement,' et surtout à agir en conséquence.

ALAIN NABARRA
Lakehead University

Notes

- 1 Albert Savine, *Saint-Domingue à la veille de la Révolution. Souvenirs du baron de Wimpffen* (Paris, 1911) 34, 72 [Wimpffen].
- 2 Les colons ne lisent pas, et s'ils lisent ils ne s'intéressent qu'aux 'productions du vice crapuleux,' à ce genre de livre dont *Margot la Ravaudeuse* est un des plus décents,' Wimpffen 72.
- 3 Voir nota., Jean Fouchard, *Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur sa vie sociale, littéraire et artistique*, (Port-au-Prince, 1955); les études sur le Cercle des Philadelphes de Blanche Maurel, 'Une société de pensée à Saint-Domingue: le Cercle des Philadelphes du Cap-Français,' *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 48 (1961, No 171): 234-266, et Pierre Pluchon, 'Le Cercle des Philadelphes du Cap-Français à Saint-Domingue, seule académie coloniale de l'Ancien régime,' *Mondes et Cultures*, 45 (No 2, 18 janvier 1985): 157-185; et plus récemment, John E. Mc Clellan III, *Colonialism and Science. Saint-Domingue in the Old Regime* (Baltimore, 1992).
- 4 *Histoire des Antilles et de la Guyane*, s. la dir. de P. Pluchon (Paris, 1982) 222.
- 5 *Description [...] de la partie française de l'Isle Saint-Domingue*, [Description], (Philadelphie, 1797), nouv. éd. (Paris, 1984) 31.
- 6 *Gazette de Saint-Domingue*, 1764, 151. Sur les mutations de la société coloniale au cours du 18e siècle, voir notamment, *Description*, 140, et *Histoire des Antilles*, 225-227.
- 7 *Prospectus du Journal des Isles de France et de Bourbon*, reproduit partiellement dans F. Magon de Saint-Ellier, *Tableaux historiques, politiques et pittoresques de l'île de France*, t. I (Port-Louis, 1839) 220-221.
- 8 Voir par ex., à ce sujet, les idées exprimées dans le *Prospectus de la Gazette de S. Domingue*, s.l.n.d. (Le Cap, 1764).
- 9 Une collection complète de ce journal (8 numéros), est conservée aux Archives Nationales, Section Outre-Mer, réf.: Recueil Colonies 2e Série / Bibliothèque Moreau de Saint-Méry 5. Un exemplaire du prospectus circulé au début de 1778 pour annoncer la publication du journal (*Prospectus d'une Gazette de médecine et d'hyppiatricque ou maladie des bestiaux, pour les colonies françaises*, Le Cap, 1778, 4 p.), est relié dans la collection des *Affiches américaines* conservée à la Bibliothèque Nationale, à la suite du numéro 17 du 2 mai 1778 (BN, réf.: 4° Lc12 17-22, année 1778).

- 10 Le dossier 'Duchemin de L'Etang,' conservé aux Archives Nationales, sous la cote Col. E 144 (Personnel colonial), nous a fourni la plupart des renseignements qui permettent de retracer la vie de la *Gazette de médecine* et celle de son rédacteur.
- 11 *Voltaire's Correspondence*, éd. Th. Besterman (Genève, 1953-1965) 107 vol., lettres 15 158, 16 067, 16 470.
- 12 AN, Col. E 144, pièces 23, 28, 92.
- 13 *Ibid.*, pièce 151.
- 14 *Description* 488-489, 571; Justin Girod de Chantrans, *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique*, (1785) (Paris, 1980) 151-152.
- 15 *Description* 32-33. Voir aussi, par ex., le témoignage de François Brueys d'Aigalliers, cit. dans G. Debien, 'Un officier du régiment du Forez à Saint-Domingue en 1764,' *Conjonction*, No 124 (1974): 115-139, 125.
- 16 Charles Arthaud, cité par Rulx Léon, *Médecins et naturalistes de l'ancienne colonie française de Saint-Domingue* (Port-au-Prince, 1933) 50.
- 17 *Prospectus d'une Gazette de médecine*, [*Prospectus*] 2, et *Gazette de Médecine pour les colonies* 1-3, 7-12, 13, 20, 26-28, 48-49, et *passim* [GM]. Le journal devait d'abord avoir pour titre, *Gazette de médecine et d'hyppiatricque, ou maladie des bestiaux, pour les colonies*, Duchemin partageant avec son siècle, la conviction qu'il n'y a pas de 'vide' dans l'ordonnance de la nature, et qu'entre les différences espèces, dans la 'grande échelle des êtres' pour reprendre l'expression de Buffon, il y a une liaison continue, des différences quantitatives, non qualitatives. D'où un journal qui se préoccupera aussi bien de botanique, que de science vétérinaire et de médecine. 'C'est partout et dans toutes les espèces le même mécanisme et la même économie animale,' et l'on peut considérer la médecine vétérinaire comme une 'médecine des hommes en petit,' *Gazette de médecine* 26. Les références à la *Gazette de Médecine* seront par la suite indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.
- 18 Voir *Dictionnaire de la Presse de langue française. 1600-1789*, s. la dir. de Jean Sgard, tome I (Oxford / Paris, 1991) notices 544 et 1089.
- 19 *Prospectus* 3.
- 20 Notamment dans l'article *Médecine* de l'*Encyclopédie*.
- 21 *Encyclopédie*, article *Médecine*.
- 22 Duchemin est ainsi conduit, à partir de l'observation de différents cas cliniques, à pressentir l'importance de l'hérédité, de ces 'causes prédisposantes qui ne se trouvent point chez les autres,' et qui entraînent ou favorisent le développement de certaines maladies (GM 24).
- 23 Quelques expériences d'inoculation sont tentées à Saint-Domingue dès 1745, mais ce n'est qu'après 1774, grâce aux efforts de Siméon Worlock, que cette pratique commence à se généraliser dans la colonie (*Description* 250, 521).
- 24 Le médecin 'donne pour ainsi dire la main à la nature' et la 'conduit là où elle veut aller,' lui laissant faire elle-même 'la plus grande partie de l'ouvrage,' *Encyclopédie*, art. *Médecine*.
- 25 Voir George Barsalla, 'The Spread of Western Science,' *Science*, Vol. 156, No 3775 (May 1967): 611-622.
- 26 Voir par ex., à ce sujet, les explications et les comptes de l'abbé Roland, *A Messieurs les Abonnés du Mercure des Antilles*, s.l. (Kingston), 23 avril 1784.

- 27 Voir les tableaux de la répartition de la population à Saint-Domingue établis à partir des données fournies par Hilliard d'Auberteuil dans ses *Considérations sur l'état présent de la colonie de Saint-Domingue*, publiées en 1776 (*Histoire des Antilles* 180-182).
- 28 Voir par ex., *Prospectus de la Gazette de Saint-Domingue*, ouv. cit., et *Gazette de Saint-Domingue*, 1764, 53, 61, 63, 95; *Affiches américaines*, 1765, 122, 165; 1767, 67; 1768, 150-151; 1773, 1, 12, 24, 30, 35, 38; et *passim*.
- 29 *Prospectus* 1-2.
- 30 AN, Col. E 144; P. Brau, *Trois siècles de médecine coloniale française* (Paris, 1931) 108.
- 31 *Histoire des Antilles* 225 et suiv., et voir, Charles Frostin, *Les Révoltes blanches à Saint-Domingue au XVIIe et au XVIIIe siècles* (Paris, 1975). Sur l'hostilité particulière du corps médical colonial vis-à-vis de la tutelle métropolitaine, voir *Histoire des médecins et pharmaciens de marine*, s. la dir. de P. Pluchon (Paris, 1983) 113-114.
- 32 *Supplément aux Affiches américaines*, non pag., 1778, No 50; 1779, Nos 2, 3, 4.
- 33 AN, Col. E 144, pièce 49.
- 34 Cité par Blanche Maurel 238, 242.
- 35 AN, Col. E 144, pièce 49. Dans sa *Description [...] de l'Isle Saint-Domingue*, Moreau de Saint-Méry souligne le lien entre l'entreprise de Duchemin et celle des fondateurs du Cercle des Philadelphes (497).
- 36 Duchemin présente un témoignage important sur l'acculturation d'une partie de la société créole blanche qui, en contact avec la culture africaine des esclaves, peu à peu se laisse conquérir, assimile certaines croyances et conduites d'une culture que pourtant ouvertement elle méprise et rejette. Voir à ce sujet, notamment, les analyses de Pierre Pluchon dans *Vaudou, sorciers, empoisonneurs, de Saint-Domingue à Haïti* (Paris, 1987).
- 37 AN, Col. E 144, pièce 10.
- 38 McClellan 291-292.
- 39 *Histoire des Antilles*, nota. 226-264; Charles Frostin.
- 40 A noter cependant les réformes que le gouvernement royal et ses représentants ont voulu à plusieurs reprises introduire aux colonies, notamment dans le but d'humaniser la condition des esclaves et des gens de couleur libres, réformes qui se sont heurtées à l'intransigeance des colons. Voir, *Histoire des Antilles* 229, 261.
- 41 *Prospectus du Cercle des Philadelphes établi au Cap*, Le Cap, 1784, cit. par Pluchon, *art. cit.*, 177 (Nous soulignons).
- 42 Duchemin utilise une autre citation latine, empruntée à l'historien Trebellius Pollion, comme devise pour son journal: *Ne que ego eloquentiam videor pollicitus esse, sed rem* ('Il semble que je n'ai pas promis l'éloquence mais la substance').
- 43 Immanuel Kant, *Was ist Aufklärung?*, dans *Qu'est-ce-que les Lumières?*, textes choisis et traduits par Jean Mondot (Saint-Etienne, 1991) 75-76.